

MARCUS MALTE

# AIRES

*Roman*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

*Allumer le feu* (citée aux pages 434-438)  
a été écrite par Zazie et composée par Pierre Jaconelli et Pascal Obispo.  
*La Montagne* (citée aux pages 457-459)  
a été écrite et composée par Jean Ferrat.

Ce projet a bénéficié d'un soutien de la Région Normandie,  
de la Drac et du Centre national du livre au titre du FADEL Normandie.



La couverture d'*Aires* a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2020.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Aires*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



RENAULT KANGOO EXPRESS 1.9 D 55 GÉNÉRIQUE, 7 CV,  
ANNÉE 2003, 113 411 KM, COTE ARGUS 3 200 €

Lundi 6 août, il est 7 h 54 et Roland Carratero, cinquante-neuf ans, professeur de technologie dans un collège de ZEP, roule sur la voie de droite de l'autoroute A7, dans le sens sud-nord, à une allure parfaitement en phase avec sa personne, soit modeste et raisonnable.

Il est parti à l'aube. À Cannes il a vu poindre le jour. À hauteur de Mandelieu le soleil s'est levé : pendant un court instant il a plu une lumière crue et pâle et des flaques de plomb fondu miroitaient sur l'asphalte tels des mirages dans le désert, tandis que le long de la glissière de sécurité les doigts de rose, qui étaient plutôt ocre en vérité, criblaient le métal comme autant de billes de paintball ou de clous rouillés. C'était beau.

Plomb, asphalte, métal, clous : des termes que Roland Carratero maîtrise. On aurait pu employer « rivets » aussi, ou même « chiures de mouches ». Pour le reste, il ne croit pas aux mirages mais a déjà fait l'expérience d'une partie de paintball dans la forêt avec les élèves d'une classe de SEGPA, cela sous l'insistance d'un chef d'établissement qui prônait le team building et vantait les mérites de cette activité en matière de resserrement des liens et renforcement de la cohésion entre membres d'un groupe – « Tout ce dont ces jeunes débousolés ont besoin, mon cher ! » – et le résultat avait été on ne peut plus concluant, les liens s'étant effectivement resserrés, au point qu'ils avaient retrouvé derrière un bosquet une des

gamines ligotée par trois de ses camarades qui avaient tenté de la violer, en vain, avant de se rabattre par dépit sur un fumeux essai de pyrotechnie qui cette fois s'était soldé triomphalement par la réduction en cendres de deux hectares et demi de chênes et de pins. Apprentissage empirique : qu'est-ce que l'enseignant en technologie pouvait répondre à ça ?

Bref. Il fait grand jour à présent. Pas un nuage. Dans l'habitacle la chaleur se répand déjà. Ce n'est qu'un début. Sur les ondes ils l'ont annoncé. La météo gracieusement offerte par une enseigne de banque. Ils ont prévu une hausse du mercure jusqu'à des températures caniculaires. Ça continue. Aujourd'hui comme hier, comme avant-hier. Ils ont promis l'enfer.

### *BNP : PARLONS D'AVENIR*

Roland Carratero se fie aux prévisions. Banque, mercure, température : c'est du solide. Les preuves existent, il n'y a qu'à constater. L'enfer ? Faut voir. Pour l'heure, la réverbération sur le pare-brise l'oblige à plisser les paupières. Il hésite à changer ses lunettes pour celles aux verres teintés qui sont restées dans sa sacoche au pied du siège passager. Essayer de les récupérer en conduisant serait une imprudence. On sait ce que peut coûter la moindre distraction au volant. Son meilleur ami est mort ainsi. Enfin, un ami. Un collègue. Un bon collègue avec qui il allait quelquefois le dimanche voir des matchs de rugby. Tué net dans une collision avec un camion alors qu'il se penchait pour attraper son paquet de cigarettes. À peine deux secondes d'inattention et hop, c'était plié. Trop bête. On nous l'a pourtant assez dit et répété. Fumer tue. Il n'y a qu'à constater. Ce n'est pas à lui que ce genre de choses arriverait. Il mettra ses lunettes noires au prochain arrêt. Tant

pis, ça attendra. Il a fait une pause il y a vingt minutes, trop tôt pour en faire une autre. Une toutes les deux heures, c'est ce que préconise Bison Futé. Oui mais, euh... (dilemme)... d'un autre côté, est-ce qu'une gêne de la visibilité ne constitue pas un danger? Le soleil qui vous aveugle, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, et c'est l'accident. Mince. C'est vrai. Alors? Roland. Merde. Au fait, depuis quand n'a-t-on pas croisé de bisons sur les routes? Y compris celles de l'Arkansas ou du Dakota. Décimées à la pelle – à la carabine surtout – ces braves bêtes. Liquidées par troupeaux entiers. Plus radical encore que pour les Comanches et les Sioux. Elles étaient soixante millions avant l'arrivée des premiers colons, il en restait trois cent vingt-cinq en 1884. Pas trois cent vingt-cinq millions ni trois cent vingt-cinq mille, trois cent vingt-cinq tout court. Il a lu ça quelque part. Le chiffre est précis – certes, il était plus facile de les compter à la fin qu'au départ. Il se souvient de vieilles photos sépia montrant des hommes juchés sur des collines de crânes, sur des montagnes de squelettes cornus et blanchâtres, les Grandes Plaines parsemées de ces affreux ossuaires. C'étaient les terrils du Far West. C'était l'holocauste des ruminants. Il se souvient du célèbre Bill Cody et de ses acolytes posant fièrement avec leurs baguettes magiques de marque Winchester. Une fine équipe, solidaire, soudée : du team building dans toute sa splendeur. Le grand Buffalo Bill avec son bouc et sa paire de moustaches en guidon qui lui donnaient de faux airs de

*INTERMARCHÉ :*  
*LES MOUSQUETAIRES DE LA DISTRIBUTION*

d'Artagnan. Un pour tous, tous unis contre la viande chère. Alors, hein? S'ils

étaient si futés que ça, ces bovidés, est-ce qu'ils se seraient laissé massacrer aussi passivement? Mince. C'est vrai. Alors? Roland. Merde. Que faire? Le moins pire, c'est quoi?

Roland Carratero transpire. Ils l'ont prédit et annoncé. Son front luit. De fines gouttes de sueur emperlent la broussaille poivre et sel de ses tempes. Il serre le volant. Il hésite, il hésite aussi à entrouvrir la vitre. L'air dans l'oreille, même chaud, c'est l'otite assurée. Pas besoin de ça. Il n'a pas pris l'option clim, rien de plus mauvais pour la gorge. Huit cents euros pour des angines à répétition, non merci. Un choix que Rolande aurait approuvé. Elle était contre. Elle disait que c'était normal, on a chaud l'été, froid l'hiver, sinon à quoi rimeraient les saisons? L'homme ne sait plus s'adapter. Elle disait que le prétendu progrès l'avait éloigné de la nature, l'éloignait de plus en plus, le coupait de ses racines. Déraciné, l'homme. Désemparé. Fourvoyé. Perdu. Un étranger sur la Terre. Un fils indigne qui ne reconnaît plus sa mère nourricière, qui la renie. Rompus, les liens. Brisée, l'harmonie. Par sa faute. Ce n'est pas le monde qui lui est hostile, c'est l'inverse. Qui dévaste qui? Qui corrompt et détruit? Un fléau, un virus, l'homme, voilà ce qu'il est devenu. Un cancer pour la planète. Quand elle était lancée comme ça elle pouvait tenir des heures. Vaste sujet. Les campagnes désertées, les villes surpeuplées, la déforestation, les déchets radioactifs, les baleines pourchassées et les Indiens exterminés (et les bisons? pas un mot sur les bisons?) et la saine nourriture d'antan, la saveur d'une pêche croquée sur l'arbre, une gorgée d'eau claire bue à la source, les bonheurs simples qu'on ne sait plus apprécier, l'enchantement et tout ça, tout ça mélangé. Elle n'était pas seule. Elle avait des alliés, des témoins qu'elle pouvait citer à tout bout de champ. Qui, déjà? Rousseau? Voltaire? Ou était-ce Baudelaire? Et des plus anciens encore: Ovide, celui-là c'est sûr, il s'en souvient. Il a

toujours trouvé que c'était un nom curieux. Ovide. D'abord est-ce un nom ou un prénom? Peut-on imaginer un certain Georges Ovide, ou Jean-Claude Ovide? Ou plutôt monsieur Ovide Martin? Ovide Gonzalez? Ovide Carratero? Tiens, ce serait drôle, ça. Il sourit. Quels parents sains d'esprit baptiseraient ainsi leur enfant? Allons. Aurait-elle osé? Bien sûr il ne lui avait jamais posé la question. Jamais, hélas, ils n'avaient eu à se la poser. Il sourit mais sa gorge se serre. Sa poitrine. Il inspire une large bouffée d'air tiédasse. Il l'expire par la bouche. Allons. C'est comme ça, c'est la vie. C'est la nature qui décide, elle disait. Ovide. Quelle drôle d'idée. Ça lui a toujours fait penser à un seau vide, ou à un bovidé (tiens!). Pas évident à porter pour un même. Au moins ils auront évité ça. Si ça se trouve, c'était juste un pseudo. Une sorte de nom d'artiste. Comme Coluche. Comme Popeck. Personne n'appellerait son fils Popeck. Son vrai nom, à l'autre, c'était peut-être quelque chose du genre Eschyleus Xylasovidopollonios, ou pire. Un de ces patronymes grecs absolument imbuvables. Grec ou latin, d'ailleurs? On s'en fout, c'est pareil au même, bonnetos blancum et blancos bonnetum. Du coup le gars s'était dit qu'il valait mieux simplifier s'il voulait avoir une chance qu'on se souvienne de lui. Un truc plus court, facile à retenir. Platon, c'était déjà pris : va pour Ovide! Bon. Chacun ses goûts. Mais un cancer, nom de Dieu. Qu'est-ce que ça veut dire? C'est quoi, cette comparaison? L'homme, un cancer. Si elle avait su.

... *Le Japon commémore aujourd'hui le bombardement atomique sur Hiroshima...* Roland Carratero inspire à nouveau. Expire. Cette chaleur, de plus en plus. Suffocant... *Un attentat suicide lors d'une veillée mortuaire a fait quarante-cinq morts et des dizaines de blessés dans le sud du Yémen...* Qu'est-ce que ce sera dans deux heures? L'enfer? Possible, après

tout... *Grande première au zoo de Beauval: naissance d'un bébé éléphant issu d'une insémination artificielle...* Il pousse la ventilation au maximum, le flux fait danser un kleenex qui dépasse de la boîte posée sur le tableau de bord, comme un serpent au son de la flûte... *Toujours pas de nouvelles de la petite Sirina, huit ans, disparue depuis cinq jours...* Roland, le charmeur de mouchoirs... *En Syrie, les combats sanglants se poursuivent après la défection du Premier ministre...* Il l'arrache d'un coup sec et s'éponge le front avec, puis le froisse et le jette sur le siège d'à côté... *L'auteur de la fusillade survenue dimanche dans un temple sikh du Wisconsin a été...* À la radio le journaliste débite... *identifié comme étant un ancien soldat lié à des groupuscules prônant la suprématie de la race blanche...* Infos, actualités... *JO: Usain Bolt reste l'homme le plus rapide du monde...* Gros titres... *Les cours du pétrole ont terminé en hausse de près de 1% à New York...* Et tout ça, tout ça... *profitant du recul du dollar et de la persistance des tensions au Moyen-Orient...* Tout ça mélangé. Blablabla.

Il tend le bras et lui coupe la chique. Silence. Si on peut appeler silence le bruit du moteur et les vibrations de la tôle et le souffle de la ventilation. Le monde va mal, on le sait. Pas une nouveauté. Des fois on aimerait mieux ne pas savoir. Qu'est-ce qu'il va lui dire? Il a besoin de se concentrer. De faire le point. Il plisse les yeux. Regarde la route sans la voir. Il se projette à son chevet. Il a hâte et il a peur. Les kilomètres défilent. La bande d'arrêt d'urgence. Les lignes blanches. Rester entre. Ne pas dépasser. Penser à garder la distance. Ou pas?

J'ai mis vingt et un ans à ne plus t'aimer.

Il parle.

Je ne sais pas si tu te rends bien compte. Vingt et un ans. C'est long. Ça en fait, de l'eau sous les ponts. Ça en fait, des ponts.



Roland Carratero parle sans remuer les lèvres ni émettre aucun son. Il parle dans sa tête. C'est à elle qu'il s'adresse.

Tu me diras : comment sait-on que c'est fini ? Comment sait-on qu'on n'aime plus ? Je te connais, c'est bien le genre de questions que tu poses. Avec ton petit sourire. Je te vois d'ici. La finaude, comme disait ma mère. Comment peut-on être sûr que c'est terminé ? J'ai une réponse à ça. Imagine du thé. Tu adorais le thé, je me souviens. Tu étais capable d'en ingurgiter des litres. Imagine une grande tasse de thé bouillant posée devant toi. Tu meurs d'envie de le boire, ce thé, mais tu ne peux pas. Parce que c'est trop chaud. Et le truc, c'est que ça ne refroidit jamais. Tu as beau attendre, tu as beau souffler dessus, rien à faire. Tu tremper les lèvres pour vérifier : tu te brûles. Toujours aussi chaud. Le thé est là sous ton nez, mais impossible de le boire. Ça, c'est l'amour.

#### I LOVE YOU

Rolande, elle s'appelait. Aux dernières nouvelles elle s'appelle toujours. Rolande Demuinck. Ex-madame Rolande Carratero. Marrant, oui, cette concordance des prénoms. Comme un fait exprès. Roland et Rolande. Pas si courant. Elle s'était dit que c'était un signe du destin. Lui avait pensé que c'était un coup du hasard, une heureuse coïncidence. On ne sait qui avait raison.

#### AND TEA FOR TWO

Et puis un matin, il est froid. Va savoir pourquoi. C'est un fait : le thé est froid. Tiède, disons. Tu es surpris. Tu ne t'y attendais plus. Tu en bois une gorgée, mais il n'a plus de goût. Le goût est passé. Ou bien c'est la soif. L'envie. À cet instant tu comprends que ça y est, c'est fini. Pour de bon. Tu le sais. Et tu sais aussi que ça ne reviendra pas. C'est irrémédiable. Le thé ne sera plus jamais chaud. Tu n'auras plus jamais envie de le boire. Alors, tu restes comme ça un

moment, sans trop savoir quoi faire. Décontenancé. Et puis tu repousses doucement la tasse sur la table. Tu te sens un peu triste, mais tu es soulagé aussi. Tu soupîres. Tu te lèves. Tu vides le thé dans l'évier. Et puis tu vas te préparer un café noir.

THE END

Il faut croire que cela rend véritablement aveugle. Quelle autre explication? Sinon dès le départ ils auraient dû saisir l'incompatibilité. Nul n'aurait parié un kopopeck sur eux. Nul ne l'avait fait. À part eux. Elle aimait les champs, il aimait la mer. Elle aimait le vert, il aimait le bleu. Elle aimait Bergman, il aimait Bourvil. Elle aimait Schubert, il aimait Bourvil. Elle aimait l'Idiot, il préférait Rahan. Mais elle l'aimait et il l'aimait. C'était un fait, il n'y avait qu'à constater. Au début de leur carrière, elle avait eu l'opportunité – un quasi-miracle – de rejoindre le corps professoral d'un prestigieux lycée parisien (Paris! Paris! Ville Lumière!). Mais lui ne voulait pas quitter le Sud, et elle ne voulait pas le quitter. Résultat : elle avait renoncé à la capitale. À cette époque il s'appêtait à tenter pour la deuxième fois le CAPET de technologie, elle était déjà titulaire de l'agrégation de lettres classiques. Elle eût pu, à Paris, enseigner les humanités aux futures élites de la nation. Les humanités, ça dit bien ce que ça veut dire. Elle eût pu leur préparer un solide viatique, à ces grands adolescents encore gorgés de rêve et de sébum, ou pour le moins un petit balluchon avec le nécessaire et l'indispensable afin qu'ils ne se retrouvassent pas totalement démunis lorsque sur eux se refermeraient les grilles de l'ENA et de Polytechnique. Elle eût pu pétrir leurs cerveaux encore malléables, leurs cœurs encore tendres, avant qu'ils ne devinssent, les uns et les autres, sHECs complètement, dESSEChés horriblement, EDHECalfifiés définitivement. Elle eût pu éviter le pire.

Telle était sa mission, croyait-elle. Et elle y croyait vraiment. Mais le quasi-miracle n'avait pas eu lieu. Dès lors, adieu les Pensées, adieu les Essais, adieu l'Émile, adieu Phèdre, adieu l'Éducation sentimentale, et bonjour l'éducation prioritaire! Aie. Collège. Ouille. Quartiers défavorisés (qui a dit disciplinaires?). Condamnée à se contenter d'apprendre à des mam-mifères morveux que les noms communs prennent un *s* au pluriel – oui, Samy, « connasses » aussi (et deux *n* au milieu). Une manière de reconversion. Elle avait dû s'en satisfaire. Mais elle l'aimait et il l'aimait.

Je vois bien que ça ne t'a pas convaincue, mon histoire de thé.

Satisfaire n'est peut-être pas le meilleur terme. C'était un autre type de mission. Pas moins noble, au fond. Pas moins gratifiante. Il fallait juste qu'elle s'accoutume. Elle s'était dit qu'avec le temps. Elle ne se plaignait pas. Elle s'épuisait. Elle s'usait. Elle se faisait rogner, grignoter, lentement, inexorablement, comme la roche par le flot. Comme la corde par le frottement. Elle s'effiloçait. Avec le temps, va. Les vacances à Rome, à Athènes, à Thèbes lui semblaient de plus en plus courtes, de plus en plus espacées. Des périple qu'elle effectuait sur place, dans les livres. Quelques jours ou semaines à peine pour replonger dans les textes et s'y ressourcer. De trop brèves escales là-bas aux confins de l'Antiquité. Havres de paix, îlots de rêve. Les mythes éternels contre la sordide réalité. Les Amazones et les Argonautes, et les oiseaux du lac Stymphale, et les pommes d'or des Hespérides – et les « chevaux de trois », oui, Sabrina, si tu veux. Tous ces héros tragiques et merveilleux, dieux, demi-dieux, quart de dieux, et toute cette faune fabuleuse, cette flore enchantée, tous ces récits invraisemblables et emberlificotés, et tous ces auteurs, ces poètes tellement vieux, tellement morts. C'est fou comme

elle adorait ça. Il n'a jamais réussi à comprendre. Ce n'est pas une question d'intelligence. Il n'est pas idiot. Seulement, paraît-il, une zone différente du cortex qui est sollicitée. Une sorte de portail cérébral : il s'ouvre ou il reste clos. Plomb, métal, clous, rivets : oui. Cyclope et Toison d'or : non. Il ne pouvait pas l'accompagner. Il ne pouvait guère l'aider. Elle avait souvent l'impression d'avoir ramené un collégien à la maison, un énième, plus costaud, plus velu, pas plus mature. Un rereredoublant. O tempora ! O mores ! Elle citait Cicéron et qu'avait-il à répondre ? Cicéron, c'est pas carré. Au début, c'est vrai, ça la faisait sourire (elle l'aimait et il l'aimait). Et puis un peu moins. Et puis plus du tout. D'autant qu'avec le temps, va, il en avait concocté un bon petit stock. De quoi rétorquer du tac au tac. De quoi parer ad hoc. Plutarque ? Plus tard. Eschine ? Impérial. Horace ? Ô désespoir. Sénèque ? Plus ultra. Homère ? Michel (variantes : Denis, ou D'alors). Et le pire, la palme, les lauriers revenaient sans conteste à : un kilomètre à pied, Salluste les souliers, qu'il entonnait l'air de rien sitôt qu'elle évoquait l'envie d'une balade dominicale dans les pinèdes de l'arrière-pays à l'arrière-saison.

Bien entendu, tout ceci était Tacite entre eux.

À la fin elle s'en exaspérait au plus haut point et il faut bien avouer qu'il faisait exprès de les enfoncer – ses clous, ses rivets – pour la rendre folle. Mystère. Elle avait tenu onze années avant de demander et d'obtenir sa mutation pour un patelin du Pas-de-Calais que les profs là-bas surnommaient le Goulag. Mystère car en ce temps-là il l'aimait encore et il est fort possible que ce fût encore réciproque. Mais elle était partie, elle l'avait quitté. Il y a vingt-trois ans de cela. Près d'un quart de siècle et mille trois cent vingt-sept kilomètres de distance entre eux. Ça en fait, des ponts. Ça en fait, du bitume sous les ponts. Ils ne s'étaient jamais revus jusqu'à ce

jour présent où ils sont censés se revoir parce que Rolande va bientôt mourir et qu'elle en a émis le vœu.

*C'était bien de te connaître  
C'était bien d'entendre ta voix  
Entre toutes  
Et de la prendre  
Et de la suivre*

Alors Roland roule vers elle et il lui parle dans sa tête et il lui dit : Ça m'a fait drôle de découvrir ta lettre dans la boîte. Avant même de l'ouvrir, j'ai su que c'était toi. Avant même de reconnaître l'écriture sur l'enveloppe. Qui ça pouvait être d'autre? Personne n'écrit plus de lettres. On s'était promis de le faire, c'est vrai. On s'était dit qu'on s'écrirait régulièrement, histoire de se donner des nouvelles, de garder le contact. Le contact de quoi? Personnellement, j'ai du mal à appeler ça un contact. On a tenu même pas un an. J'ai fait le compte avant de partir : huit lettres au total. Je les ai toutes gardées. Je ne parle pas des cartes pour la nouvelle année, ça il y en a eu un peu plus. Une quinzaine, peut-être. Les formules habituelles. Meilleurs vœux. Tous mes vœux de bonheur et de santé. Pas très original. Mais qu'est-ce qu'on peut souhaiter? Bonheur et santé, c'est ça l'essentiel, non?

*C'était bien de te choisir à l'âge tendre  
Où le cœur est en expansion  
Comme le ciel  
Dit-on  
Presque infini  
Presque*

C'est de ma faute, je sais. Ça aussi. C'est moi qui n'ai pas répondu. Sinon ça aurait pu continuer longtemps. Jusqu'à aujourd'hui sans doute. L'écriture c'est ton truc, pas le mien. Ça n'a jamais été le mien, c'est pas à toi que je vais l'apprendre. Pourtant j'ai essayé, je t'assure. Et pas qu'une fois. Mais j'ai comme un blocage. Les mots ne viennent pas. Les quelques pauvres phrases que je griffonnais, je me rendais bien compte que c'était nul et archinul. Je ne suis pas un littéraire mais je pense être capable de reconnaître quand une prose est mauvaise. Je ne voulais pas t'envoyer ça. Je ne voulais pas que tu gardes ça de moi. Les lettres, ça reste. La preuve, les tiennes je les ai toujours. Mais toi, tu sais faire, pas moi. Et puis te dire quoi là-dedans? Que j'étais triste? Que tu me manquais? Comme si tu ne t'en doutais pas! Les histoires de thé débiles, ça va cinq minutes. Et après? Je suppose que tu n'avais pas tellement envie d'entendre parler de tes anciens collègues ni de tes anciens élèves. Pas besoin d'en remettre une couche avec ça. Non, la vérité c'est que ce que j'aurais voulu te dire, j'étais pas foutu de le dire.

*C'était bien d'être ton père et ton frère  
Et ton fiancé  
Revenu de toutes les guerres*

La vérité c'est que je préférais qu'on arrête parce que tes lettres me faisaient mal. Plus de mal que de bien. Au début, au tout début je les attendais, j'étais impatient, et puis ensuite, assez vite, je me suis mis à les redouter. Il m'est même arrivé de faire semblant d'oublier de regarder le courrier, t'imagines? Juste pour ne pas savoir s'il y en avait une dans la boîte ou non. C'est tordu, je sais. C'est idiot. C'est tout ce que tu veux mais c'est comme ça, c'est la vérité.

*C'était bien de te faire  
À mon image  
Et de me laisser faire  
À ton image  
Et de là ces enfants qui sont comme des cathédrales  
À bâtir  
Pour atteindre le ciel presque infini  
Presque*

Je ne vois pas l'intérêt de souffrir quand on peut l'éviter. Ou au moins essayer d'atténuer la douleur. C'est ce que j'ai fait. Ce n'est pas une excuse. Je ne suis pas en train de chercher à me justifier. Je t'explique, c'est tout. Je ne veux pas que tu croies que c'était de l'indifférence ou du je-m'en-foutisme ou quelque chose dans ce genre. Au fond, je me protégeais. Voilà. Je me protégeais, tout bêtement. D'accord, c'était peut-être un peu égoïste de ma part, mais c'est quand même toi qui étais partie, non ? Tu ne m'as pas laissé le choix. Attention, je ne suis pas non plus en train de t'accuser. J'ai des torts, je le reconnais. Plus que ma part.

*Je t'appelais mon Ange  
Tu me disais que tu ne pourrais trouver meilleur  
Sur la Terre  
Ni ailleurs*

Que tu te sois lassée, à force, d'écrire dans le vide, c'est normal. Je comprends. Je ne t'en veux pas. Bref, tout ça pour dire que de voir ta lettre, l'autre jour, après toutes ces années, ça m'a fait vraiment bizarre.

*D'être la source de tes larmes et de ton sourire  
C'était bien  
Et de rester et que ça dure  
Et de soupirer encore  
L'âme  
La chair  
Et d'aimer encore tes soupirs  
Après tant et tant d'années  
Pas tant que ça pourtant  
Au regard du temps  
Presque infini  
Presque  
Mais notre éternité à nous*

Et la première chose que tu me demandes, après tout ce temps, c'est comment va Placido! « Cher Roland, comment va Placido? » Ce sont tes premiers mots, texto. Avoue que j'aurais pu mal le prendre. Mais ça m'a fait sourire. Je te connais. Placido va bien, rassure-toi. Tu pourras le constater par toi-même. Il est là, avec moi, dans la voiture. Il a pris un petit coup de vieux lui aussi. Il a grandi, et grossi. Ça, on peut le dire! J'imagine que ça va te faire drôle de le revoir. Peut-être que tu auras un peu de mal à le reconnaître. Tu te souviens quand on l'a eu, il faisait quoi? Vingt centimètres? Trente, maxi. Tu risques d'être surprise. Mais le bonhomme va bien. En pleine forme. Placido nous enterrera tous, tu sais. D'ailleurs, il faudrait que je commence à m'inquiéter de son avenir. Pour quand je ne serai plus là, je veux dire. Pas facile à caser, ton « bébé ».

*C'était bien d'être ta vie et toi ma vie  
Et pas grand-chose d'autre*



*Et même rien*  
*En vérité*  
*C'était bien*  
*C'était bien*  
*C'était*

Roland Carratero est en train de réaliser que ce n'est certainement pas le genre de sujets à aborder – la mort, l'avenir –, pas le genre de mots à employer – enterrer, bébé – dans ces circonstances, bon sang, t'as intérêt à tourner sept fois, dix fois ta langue dans la bouche, imbécile, et il s'assène une bonne claque mentale à l'instant même où retentit un formidable coup de sirène, tout près, comme celle d'un cargo surgissant de la brume, qui lui soulève le cœur et manque le faire chavirer. Alarme. Alerte. Pris dans ses pensées il a levé le pied sans s'en rendre compte, ralenti, ralenti, et maintenant le rétroviseur est rempli à ras bord par la calandre d'un 38 tonnes qui semble bien décidé à l'engloutir ou pour le moins à le laminer. Roland Carratero tétanise, ses phalanges blanchissent autour du volant. De grâce. Pas aujourd'hui. Pas de cette façon. Mais au dernier moment le monstre déboîte et le double dans un long et puissant et rageur mugissement de klaxon, son énorme carcasse le frôle et la bourrasque d'air ainsi déplacé fait tanguer la Kangoo comme tantôt le kleenex sous le souffle du ventilateur. Connard ! crache Roland Carratero entre ses mâchoires serrées, sans que l'on sache précisément si cela s'adresse au chauffeur ou à lui-même ou aux deux. À peine quelques secondes d'inattention et voilà où ça mène. Premier avertissement. Est-ce qu'on ne nous l'a pas assez dit et répété ? Il est trempé. Il dégouline. Il faudra qu'il se change en arrivant. Après tout ce temps il ne peut pas se présenter devant elle avec une chemise à essorer.